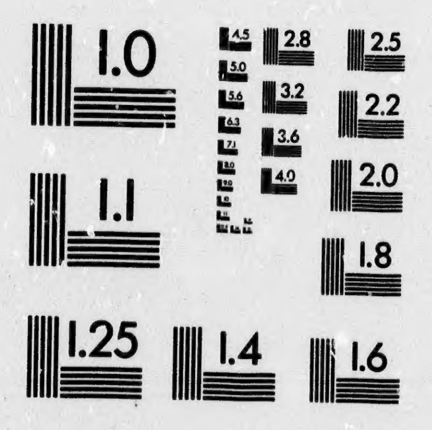
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







LA CONSOLATRICE



A "Françoise", comme hommage de cordiale sympathie et de respectueuse amitié, je dédie ces vers.

B. DE FLANDRE.

LA CONSOLATRICE

Pour " Françoise "

LE POÈTE

Je t'invoque, ô ma Muse, et mon cœur te réclame,
Comme un zéphir léger, comme un souffle enchanteur ;
Belle déesse, viens répandre sur mon âme,
Un accord de ton luth pour calmer ma douleur.
Je voudrais t'adorer par dessus toutes choses,
Je voudrais te chanter, comme un prêtre son Dieu,
Comme l'abeille d'or les parfums de ses roses,
Comme chante l'oiseau qui plane dans les cieux.
O ! je souffre trop, viens, tout mon cœur te réclame
Ma Muse, où donc es-tu, défaillante est mon âme.

LA MUSE

Pauvre enfant, me voici pour chasser ta douleur,
Me voici pour calmer cette heure de souffrance.
Quel est donc le sujet qui fait saigner ton cœur ?
Je puis le supposer, c'est une main de femme.

Ce sont elles toujours qui sèment les douleurs.
Par elles donc aussi tomberait ta vaillance,
Et ton sang amolli se changerait en pleurs ?
Redresse ton orgueil, fais revivre en ton âme,
Les superbes efforts qui font les grands vainqueurs.

. . . .

Mais pleure, si tu veux, ne suis-je pas la femme
Qui peut te consoler ? Conte moi donc ta peine,
Conte moi longuement tes intimes douleurs,
Et malgré ta faiblesse et le mal qu'elle entraîne,
Je te donnerai moi ma meilleure pitié.

LE POÈTE

O ma Muse, merci de ta sainte amitié.
Puisque tu veux savoir, écoute mon martyre,
Ce martyre cruel qui fait pleurer ma lyre.
Jamais tu n'as connu cet effrayant dégoût,
Que mon cœur fatigué perçoit au fond de tout.
Muse, tu ne sais pas ce que mon âme souffre,
Elle va vers l'abîme, elle va droit au gouffre,
Je suis dans le désert, je marche sans repos,
J'ai le cœur désoiffé, j'ai le cœur au tombeau.

. . . .

Pourtant il fut des jours où vibrant de jeunesse,
Je me sentais rempli d'une brûlante ivresse ;
Il fut des jours heureux où je sentais mon âme,
Chanter comme un luth, sous les regards d'une femme,
Il fut des jours heureux où j'avais mes vingt ans ;
J'aimais et je croyais et tout plein d'espérance,
Je bravais l'avenir, ignorant ses tourments.
Cet avenir fut dur et bâti de souffrance,
Comme un soc dans la terre il laboura mon cœur,
Et mon cœur tout saignant dut pleurer son bonheur,
Son amour et sa foi, sa force et sa vaillance.
Et maintenant sans rêve, et maintenant sans vie,
Il se tord écrasé sous d'atroces malheurs,
Je bois ma coupe amère et sens mon agonie,
Je suis le Prométhée au Caucase enchaîné,
Mon Caucase est la vie et je sens le vautour,
Qui me ronge le cœur. J'ai perdu l'espérance,
Mes vingt ans sont bien loin. — Désillusionné,
Je traîne dans le monde une atroce souffrance.
J'ai voulu tout goûter et tout est sans saveur,
L'amour, cet idéal et ce consolateur,
Ce guérisseur toujours n'est rien qu'une chimère,
C'est l'éternel mensonge en un rêve trompeur,
C'est là bouche qui dit ce qu'elle devrait taire,

C'est la bouche qui ment sans rien sentir au cœur.
Je renonce à l'amour, car l'amour est mensonge,
Je veux vivre pour l'art, là seul est le bonheur,
Je veux quitter la terre et nager dans le songe,
Je veux goûter en toi l'oubli de mon malheur.
Je serai ton vassal, Muse, toi seule est belle,
Toi seule est divine et toi seule m'est fidèle.

LA MUSE

Pauvre enfant ! Je le sais, au sein du désespoir
On se tourne vers moi ; l'on me dit : " Je vous aime,"
" Je veux vivre pour vous." Mais lorsque vient le soir,
On ne se souvient plus des verbes de la nuit,
Les promesses sans fin et les amours extrêmes
Ont vécu pour jamais. Hélas, toujours tout fuit.
C'est la commune loi de la nature humaine.
Pourtant qui me veut pour unique souveraine
A des bonheurs sans fin, qui seuls sont faits pour lui,
Mais il ne les acquiert qu'après un long martyre.
Il est comme un vaisseau battu par la tempête
Attendant vainement le calme du matin.
O poète, es-tu prêt à recevoir ma lyre,
Veux tu livrer ton âme au rire des humains ?

Tes intimes bonheurs et tes douleurs secrètes
Seront broyés par tous sous des rires hautains.
Le poète est un fou, souvent l'a dit le monde,
Le poète est un fou, car son rêve est trop beau,
Il veut jeter partout une clarté profonde,
Et son rêve se meurt aux portes du tombeau.
Apprends-le mon enfant, éloignée est la gloire,
Car elle n'est qu'un leurre, un soleil sans rayons,
Un mythe ténébreux, sans clarté, sans victoire,
Un flambeau qui s'éteint, une cloche sans son.
La souffrance au poète est la seule auréole,
Il s'échauffe au grand rêve dont son cœur est hanté,
Il veut chanter partout en divines paroles,
Et son âme s'énerve et son verbe s'éteint.
Le poète est un fou, dans son âme enfantine,
Il croit aux rêves d'or, aux amours, aux beautés,
Il sent vibrer en lui des cloches argentines,
Pour célébrer sans fin de mystiques clartés,
Et le monde se rit et puis le monde passe,
Sans jeter un regard au luth qu'il sent vibrer,
Le monde est trop petit et le monde se lasse,
Quand il doit réfléchir et qu'il doit écouter.
Et pourtant, ô mon fils, c'est un sceptre la lyre.
C'est la couronne d'or immortelle des rois,

C'est la voix qui commande aux hommes en délire,
C'est le phare éternel de la foule qui voit.
Es-tu prêt, ô mon fils, à devenir poète?
Es-tu prêt à régner comme règnent les rois ?
Mais à souffrir aussi ton âme est-elle prête,
Car la lyre est pesante et pareille à la croix.

LE POÈTE

A genoux je reçois les verbes de ta lèvre,
Je veux souffrir pour toi les suprêmes douleurs,
Je veux mon âme en sang et tout en sang mon cœur,
Car je t'aime, ma muse, en une folle fièvre,
Je veux saigner pour toi des déluges de sang,
Je veux souffrir pour toi les plus larges supplices,
Et je dirai quand même un hymne triomphant
Pour te bénir, ma reine et mon inspiratrice.

LA MUSE

Pauvre enfant affolé, mon idéal amant,
Certes je t'aime aussi, moi, la belle déesse.
Ecoute ton destin dans toute sa détresse,
Tu sentiras pleurer ton cœur agonisant,
Pleurer, pleurer encor ; pleurer, pleurer sans cesse,

Et tu seras tout seul, prêtre, vierge, martyr,
Et nul ne sera là, pour essuyer tes larmes,
Pour assécher tes pleurs par son chaste sourire,
Pour pleurer avec toi quand tu devras souffrir.
Enfant, n'accepte pas ces tourments de la lyre,
Récuse, tu le peux, ce don qui fait frémir,
Enfant, n'accepte pas ces peines, ces alarmes,
Rejette de ton front mon rayon étoilé,
De ma main qui s'avance, ô, détourne les lèvres,
Sa saveur est néfaste ; elle fait isolé,
L'homme que Dieu créa pour sentir d'autres fièvres.

LE POÈTE

Muse, c'est à genoux que j'accepte ta main,
C'est à genoux aussi que ma lèvre s'y pose,
En la baisant je vois l'aurore du matin,
Et mon cœur fatigué largement se repose.

LA MUSE

Mon poète, eh bien, va, demeure mon amant,
Je te donne pour tout d'immortelles lumières,
Traverse l'univers, chez les nains sois géant,
Marche comme les dieux au pays des chimères.

LE POÈTE

Ta main a mis en moi des forces inconnues,
Je me sens triomphant méconnaître la peur.
Je suis loin de la terre et vogue dans les nues,
Et je me crois plus fort que toutes les douleurs.
Je te bénis, ma reine, et je le dis sans cesse,
Je te bénis, déesse, et je le dis tout haut,
Muse, je te bénis dans toute mon ivresse,
Car mon rêve est rempli, ce vieux rêve si beau..

LA MUSE

Hélas, pauvre emporté, poète, atteint d'un mal
Incurable et sans terme, enivré de souffrance,
Brillant astre levant, toi matin auroral,
Pourquoi clamer si haut ton hymne de démence ?
Pourquoi jeter à tous les secrets de ton cœur ?
Pourquoi prostituer les trésors de ton âme ?
Pourquoi livrer à tous tes secrètes ardeurs,
Et le rêve idéal, plus aimé qu'une femme ?
Pourquoi ? Pourquoi ?

LE POÈTE

Ma Muse, ô soleil rayonnant,
O toi principe et fin, ô port de mon rivage,

Etoile dans ma nuit, éclat illuminant,
O flot où va tremper mon mollissant courage,
Ma femme, mon aimée, ange de mon esprit,
Je veux clamer à tous ta troublante présence,
Je veux clamer à tous l'esclavage béni,
Je veux rendre jaloux d'avoir ta préférence,
Et veux garder pour moi cet idéal divin
Qu'on atteint près de toi, ma déesse et ma femme.

LA MUSE

Poète, il faut donner, donner de tes deux mains
Les rêves flamboyants qui germent dans ton âme.
Il faut donner toujours, car donner est divin.
A ton intelligence unis les malheureux,
Partage ton esprit à tous ceux ayant faim ;
Donne, donne à chacun ; le poète est un prêtre,
Il relève, il console, aux pauvres il fait fête,
Il donne des deux mains à tous les malheureux,
Et les peuples courbés devront le reconnaître,
L'acclamer et l'aimer en son cours glorieux.

LE POÈTE

Eh bien, Muse, pour toi, je donne mon génie,
Je briserai le rêve et pour le partager,

Je donnerai partout, je donnerai ma vie,
(Femme, si c'est pour toi, qu'importe l'abréger,)
A tous je jetterai mes plus sublimes rêves,
Je sèmerai partout, tout le sang de mon cœur,
Et puisque c'est pour toi, je donnerai sans trêve,
Ma joie et mes sanglots, mes rires et mes pleurs.

LA MUSE

Mon poète, eh bien vas, demeure mon amant,
Aime-moi, chante-moi, moi, moi seule et sans cesse,
Je saurai te garder, car je suis la déesse,
Dont le cœur idéal, à l'amour tout puissant,
Fait goûter le bonheur dans l'immortelle ivresse.

B. DE FLANDRE

Janvier 1898, Lac Témiscamingue, P. Q., (Canada).

